

Commémorer la résistance à Beyrouth ouest

Franck MERMIER

La commémoration des martyrs a commencé dès les premières années de la guerre (1975-1990) par l'érection de monuments et la consécration de carrés de cimetières. Les Forces libanaises (chrétien), le Parti socialiste progressiste (druze), Amal et Hezbollah (chiites), ont parsemé leurs « territoires » de mémoriaux rendant hommage à leurs martyrs et consacrant par là même la fragmentation communautaire de la mémoire, son instrumentalisation politique et sa revivification rituelle destinée, entre autre, à renouveler périodiquement l'allégeance à la chefferie politique du jour, sous le patronage confessionnel des autorités religieuses « convoquées » pour l'occasion. Le mois de septembre est particulièrement riche en commémorations : assassinat de Bachir Gemayel (14 septembre), massacres de Sabra et Chatila (16-17 septembre), création du Front de résistance nationale libanaise (16 septembre), opérations de la résistance anti-israélienne à Beyrouth. La dernière commémoration du mois, celle du 26 septembre, célèbre les martyrs des Forces libanaises et donne lieu à une messe collective suivie du discours du leader du parti.

Dans le quartier de Sanayeh et dans la rue Hamra à Beyrouth, deux partis libanais laïcs, commémorent chaque année, en septembre, la résistance contre l'occupation israélienne et les martyrs de cette lutte : le Parti communiste libanais (PCL), plus ancien parti libanais puisque fondé en 1924 et le Parti syrien national social (PSNS) créé en 1932¹. La plaque commémorative de la pharmacie Bustros, lieu de la première opération anti-israélienne à Beyrouth réalisée par des combattants communistes fut placée par le PCL le 21 septembre 1988² et celle de la station d'essence Ayyoub, autre opération des communistes, le 23 septembre de la même année, un an après l'installation, par le PSNS, d'un panneau commémoratif de l'opération du Wimpy en face du café du même nom le 24 septembre 1987.

Le PSNS a précédé le PCL dans la commémoration des opérations de résistance à Beyrouth et la rivalité des deux organisations a sans doute stimulé la décision du PCL de suivre l'exemple du PSNS. Pour ce parti cependant, le lien à Ras Beyrouth, secteur qui inclut le quartier de Hamra, revêt des dimensions symboliques et politiques encore plus marquées. Ras Beyrouth (et donc le quartier de Hamra) appartient au Beyrouth ouest de l'ancienne ligne de démarcation. Il était dominé entre 1975 et 1990 par des milices palestiniennes et libanaises, ces dernières d'obédience nassérienne, baathiste, pan-syrienne, communistes, gauchistes et islamiques dans ses diverses composantes sunnites et chiites. Le 6 février 1984, une coalition de ces milices dominée par le Mouvement Amal de Nabih Berri, expulse l'armée libanaise du Président Amine Gemayel de Beyrouth ouest. Le départ des combattants palestiniens en 1982 affaiblit les milices sunnite (Mourabitoun) et druze (Parti

¹ Le PSNS promeut une idéologie pan-syrienne. La nation syrienne, selon l'idéologue et fondateur du parti Antoun Saadé, englobant la Syrie, le Liban, la Jordanie, la Palestine, l'Irak, une partie de la Turquie et Chypre.

² A l'initiative d'un militant communiste. Je remercie Jihane Sfeir de m'avoir communiqué cette information.

socialiste progressiste) qui sont supplantées, à Beyrouth, par Amal et le Hezbollah³. Le secteur de Ras Beyrouth, marqué par la présence de l'Université américaine de Beyrouth se caractérise par une forte mixité confessionnelle, mais une grande partie de sa population chrétienne le quitta, notamment après 1984, tandis que de nombreux chiites s'y installèrent, cohabitant avec une population sunnite et druze plus anciennement citadine.

Lors des événements de mai 2008, des miliciens du Hezbollah d'Amal et du PSNS prirent le contrôle de Ras Beyrouth⁴. C'est le PSNS dont plusieurs permanences sont installées dans ce secteur qui fut le plus visible, déployant ses drapeaux sur toute la rue Hamra et dans les rues avoisinantes tandis que sa présence armée resta longtemps ostentatoire (et dissuasive) dans le quartier. Le caractère laïc et le recrutement multiconfessionnel du PSNS coïncide avec la fonction de bastion politique que le parti confère à ce secteur, ce que lui dispute le Courant du Futur de Saad Hariri et lui reconnaisse, au moins pour la forme, ses alliés actuels du Hezbollah et d'Amal.

Si « la 'visibilité' et la reconnaissance d'une mémoire dépendent aussi de la force de ceux qui la portent »⁵, la création de ces lieux mémoriels dans un des pôles centraux de la ville, signe-t-il une reconnaissance partagée ou marque-t-il une visibilité imposée ? De quelle symbolique politique ressortit cette intentionnalité commémorative « qui permet de rendre présent le passé et de se rendre présents au futur »⁶ ?

La Pharmacie Bustros et la station Ayyoub

Les communistes prétendent avoir été les premiers à mener des actions de résistance après l'entrée, le 16 septembre 1982, de l'armée israélienne dans Beyrouth et le départ des organisations palestiniennes : opération de la Pharmacie Bustros, dans le quartier de Sanayeh, le 20 septembre, suivie par d'autres dont celle de la station d'essence Ayyoub dans le quartier de Zuqaq El-Blat. Il est cependant intéressant de noter que les opérations de la pharmacie Bustros et de la station Ayyoub ne sont pas recensées dans certains ouvrages consacrés à la résistance contre l'occupation israélienne et qui paraissent durant les années 1980. C'est l'opération du Wimpy, qui est mentionnée comme la première opération à Beyrouth⁷.

Le 16 septembre 1982 fut publié l'Appel à la résistance rédigé par Georges Hawi et Mohsen Ibrahim, respectivement secrétaires généraux du Parti communiste libanais et de l'Organisation d'Action communiste au Liban (OACL). La création du Front de la résistance nationale libanaise, qui se voulait indépendant des organisations

³ Voir FEGHALI (2009).

⁴ Alors qu'un appel à la grève générale est lancée par les principaux syndicats libanais, le gouvernement prend la décision dans la nuit du 6 au 7 mai de remplacer le responsable de la sécurité de l'aéroport et de s'en prendre au réseau de transmission du Hezbollah, ce qui suscite un discours virulent du secrétaire général du Hezbollah Hassan Nasrallah suivi d'un assaut lancé par ses troupes et de ses alliés (Amal, PSNS) à Beyrouth ouest qui tombe rapidement sous leur contrôle, l'armée se réfugiant dans une « neutralité » prudente et ne prenant pas part aux combats. Voir EL FAKIR (2009).

⁵ TRAVERSO (2005, p. 54).

⁶ FABRE (2000, p. 200).

⁷ Voir ABDALLAH (1985) et ITANI (1984).

palestiniennes et possédait un caractère « laïc », fut rendue public à cette occasion⁸. Le nombre des combattants communistes à Beyrouth aurait été très réduit durant ce premier mois⁹. Le dirigeant de l'OACL, Mohsen Ibrahim, analyse la situation précaire de la résistance dans les premiers temps par le fait que les milices libanaises avaient un mode de combat lié à la guerre civile, soit la tenue de positions statiques et des fonctions d'ordre sécuritaire principalement, ce qui se refléta avec éclat lors de la confrontation avec les troupes israéliennes entrant dans Beyrouth Ouest qui n'eurent en face d'elles qu'un nombre limité de combattants¹⁰. C'est cependant l'accélération des opérations de la résistance (une opération toutes les cinq heures à Beyrouth ouest) qui força l'armée israélienne à se retirer de Beyrouth le 27 septembre, le passage à une guérilla urbaine devenant le mode opératoire de la résistance¹¹.

Dans le quartier de Sanayeh, un rassemblement commémoratif est organisé, en septembre¹², par le Parti communiste qui publie un communiqué dans lequel l'hommage aux résistants précède un exposé sur la situation politique au Liban et dans la région. En septembre 2008, le secrétaire général du Parti demandait, dans son discours, « que la place fut nommée des noms des martyrs Georges Qusabli, Mohamed Mughnié et Khaled Alwan, qu'elle s'appelle place des Martyrs de Beyrouth et qu'une statue commémorative leur soit érigée »¹³. Le nom de Khaled Alwan, combattant du PSNS, est ainsi associé à ceux de deux martyrs communistes tombés devant l'église de Wardié (dans le quartier de Ras Beyrouth), le premier ayant participé à l'opération de la station Ayyoub avec ses camarades communistes¹⁴.

Quelques jours auparavant, le 16 septembre, dans le village de Kfar Roumman au Sud Liban, les tombes de combattants du Front de la résistance nationale libanaise, dont les dépouilles avaient été échangées par Israël le 31 janvier 2004¹⁵, avaient été souillées par du pétrole et de la peinture noire tandis que la statue commémorative¹⁶ des martyrs du village, un bastion du PCL dans le sud que l'on a pu un temps surnommer « Kfar Moscou », avait été heurtée sciemment par un camion citerne. Le Parti accusa les agents d'Israël d'être les auteurs de ces profanations tandis que certains articles de presse pointaient du doigt des militants du Mouvement Amal.

Le 16 septembre 2009, le rassemblement de Beyrouth aurait réuni moins de 500 personnes¹⁷ réunis devant la plaque commémorative de la pharmacie Bustros

⁸ Selon HAWI (2005, p. 23-28), la décision de créer le Front de la résistance nationale libanaise a été prise avant le départ des combattants palestiniens de Beyrouth suite à des contacts entre le Parti communiste, l'Organisation d'action communiste au Liban, le Parti du travail (Husayn Hamdan), l'Organisation populaire nassérienne, et une petite organisation de gauche dirigée par Hachem Ali Mohsen.

⁹ Elias Attalah, chef militaire du PCL, donne le chiffre de 21 combattants, *al-Mustaqbal*, 29 mai 2006.

¹⁰ IBRAHIM (1983, p. 116).

¹¹ TRABOULSI (2007, p. 94).

¹² La date du 21 septembre avait été choisie en 2008 et celle du 16 septembre en 2009.

¹³ *As-Safir*, 22 septembre 2008.

¹⁴ Sur les martyrs du PCL, voir *Chuhadâ al-hizb al-chuyû'î al-lubnânî* 1980-1987.

¹⁵ Le PCL n'a pas été convié à participer aux cérémonies officielles d'accueil des prisonniers libanais libérés des prisons israéliennes, même pour son célèbre Anwar Yassin.

¹⁶ Une colombe en fer surmontant le marteau du Parti avec l'inscription « Hommage à nos martyrs intègres, organisation du Parti communiste de Kfar Roumman ».

¹⁷ Hassan 'Alîq, « *Al-Chuyû'î wa-l-Rahbânî yatazakkarâni 16 aylûl : kay la nansâ al-muqâwama* » [Le Parti communiste et Rahbani se rappellent le 16 septembre pour que nous n'oublions pas la résistance], *al-Akhbâr*, 17 septembre 2009.

posée pour le sixième anniversaire de la naissance du Front de la résistance nationale libanaise ; en soirée, au théâtre de la ville (rue Hamra), chants et discours clôturèrent la commémoration avec la participation du musicien Ziad Rahbani et du journaliste Jean Aziz¹⁸ qui, d'abord chahuté par une dizaine de jeunes, reconnu s'être trompé en 1982 pour n'avoir pas envisagé, à cette époque, qu'Israël était l'ennemi principal du Liban.

Le PCL commémore le 16 septembre la naissance du Front de la résistance nationale libanaise et le rôle dirigeant du parti dans la conduite de cette résistance. Un de ses responsables actuels avance ainsi que les pertes infligées par le Front aux troupes israéliennes entre 1982 et 1986, date du retrait israélien jusqu'à la « bande sécurité » frontalière, ont été plus importantes que celles endurées entre 1986 et 2000, date du dernier retrait israélien¹⁹. Cette dernière période est celle de l'hégémonie de la résistance islamique alors que la première est marquée par la pluralité politique (et confessionnelle) des forces de la résistance.

Ainsi, le PCL partage avec le PSNS au moins un trait commun relativement à leur histoire résistante : leur marginalisation progressive dans le combat contre l'occupant israélien. La composante laïque de la résistance fut concurrencée puis supplantée par la résistance islamique conduite principalement par le Hezbollah. Celui-ci, avec l'aide des régimes syrien et iranien, arrivera à évincer le Front de la résistance nationale libanaise de la confrontation avec Israël pour monopoliser dans l'après-guerre et jusqu'à nos jours la résistance contre l'occupant israélien²⁰. La décision du Front de ne pas participer à la guerre des camps menée par le mouvement Amal contre les organisations palestiniennes fidèles à Yasser Arafat et de ne pas être totalement contrôlé par le régime syrien conduisit au monopole de la résistance par le Hezbollah et, plus largement, par la « communauté chiite »²¹.

Cette marginalisation militaire et politique n'est pas sans lien avec cette revendication d'antériorité de la part du PCL et du PSNS qui manifeste leur rôle patriotique et leur existence par une cérémonie annuelle. Ils se disputent aussi un rôle hégémonique au sein du Front de la résistance nationale libanaise dont l'hymne voisine celui du PSNS ou du PCL lors des cérémonies commémoratives organisées par chacun de ces partis. Celles-ci sont d'ailleurs empreintes d'un caractère partisan

¹⁸ Il écrit dans le quotidien *Al-Akhbâr* fondé par Joseph Samaha et proche de l'actuelle opposition (8 mars).

¹⁹ Saadallah Mazraani, « *Al-muqâwamat al-wataniyya bayna al-ams wa-l-yawm* » [La résistance nationale entre hier et aujourd'hui], *An-Nidâ'* (hebdomadaire du PCL), n° 119, 25 septembre 2009, p. 34.

²⁰ « Pourtant, la stratégie du général Assad contribue ainsi à modifier ultérieurement les enjeux locaux : les premiers noyaux d'islamistes se constituent dans la Beqaa sous contrôle syrien, autour d'un dissident du mouvement chi'ite Amal, Hussein Moussawi, ainsi que du parti *Hezbollah* encadré par les *pasdaran* iraniens. Dès les derniers jours de novembre 1982, ces groupes s'emparent de la caserne Cheikh Abdallah et de l'hôtel de ville de Baalbek, faisant de cette ville le bastion du militantisme pro-iranien. A l'époque, alors que l'armée syrienne retient les *fidayin* palestiniens de franchir la ligne de front de la Beqaa vers les positions israéliennes, elle favorise les infiltrations de militants islamistes pro-iraniens vers le Liban-Sud, qui se multiplient après la deuxième étape du retrait israélien en avril 1985, au point que leur mouvement acquiert une part prépondérante dans la résistance libanaise en 1986 », PICARD (1987, p. 10).

²¹ Dans son ouvrage sur la petite ville de Machghara qui, en 1985-1986, devient un front de résistance à l'occupation israélienne, TRABOULSI (2004, p. 132) mentionne les défaites du PCL et du PSNS face au Hezbollah et à Amal.

marqué, chaque parti se rattachant au Front de manière quasi exclusive. Cette rivalité s'exprime surtout par un évitement réciproque mais peut conduire à des apartés violents, comme lors de ce concert, en hommage au Front de la résistance nationale libanaise, organisé, en novembre 2008, au théâtre Babel à Beyrouth (quartier de Hamra) par le PSNS. Son service d'ordre prit à partie des militants communistes qui réagissaient aux mots d'ordre du PSNS en scandant leurs propres slogans²².

La « place Khaled Alwan »

Dans la rue Hamra, un des derniers cafés emblématiques des années 1970, le Wimpy, a fermé ses portes en décembre 2006, conservant encore pour quelques années sa valeur de toponyme comme repère pour les chauffeurs de taxi. Le nom est aussi lié à une opération célèbre (*'amaliyat al-Wimpy*) qui se déroula après l'entrée de l'armée israélienne à Beyrouth et les massacres de Sabra et Chatila des 16 et 17 septembre 1982.

Le 24 septembre 1982, dans l'après-midi, un officier et deux soldats israéliens attablés sur le trottoir du café Wimpy sont la cible d'un attentat perpétré par Khalid Alwan, un militant du PSNS, originaire du quartier beyrouthin de Tariq Jdidé et dont le nom de guerre était « Michel ». L'officier est tué tandis que les deux soldats sont blessés. Khalid Alwan parvient à s'enfuir en dépit des barrages dressés par l'armée israélienne. Un témoignage manuscrit de Khaled Alwan est particulièrement intéressant à reproduire :

« Je m'appelle Khaled Othman Alwan, ma mère se nomme Khadija. Je suis né en 1962. J'écris ces lignes pour raconter la vérité de ce qui s'est passé, et ce de mon plein gré et alors que je bois un Seven Up avec mes frères combattants (*mujâhidîn*). J'ai adhéré au Parti syrien national social en 1978, circonscription de Beyrouth, secteur de Wata al-Musaytbeh. Je fis mon apprentissage avec le *munaffiz* général de Beyrouth Daoud Baz. Je fus ensuite nommé responsable militaire du quartier de Wata al-Musaytbeh en 1980. Durant l'invasion israélienne, je fus nommé chef du secteur de l'Unesco-Habib Abou Chalha. Je commandais à 15 hommes armés de mitraillettes kalachnikov et de deux lances roquettes RPG avec leurs munitions. Cependant, après quelque temps, les jeunes commencèrent à fuir l'un après l'autre sous prétexte d'aller prendre des nouvelles de leurs familles. Aucun ne revint et je restais seul. Je reçus alors l'ordre de me diriger vers le secteur du Musée pour y rejoindre des jeunes du Parti. J'y suis resté jusqu'à ce que la résistance palestinienne quitte Beyrouth. Je suis ensuite allé chez moi. Quelque temps après, nous apprîmes que les Israéliens voulaient entrer dans Beyrouth. Nous reçûmes alors l'ordre de nous rassembler dans plusieurs secteurs de la ville et je rejoignis celui de Ramlet al-Bayda (hôtel Continental). Là, nous avons résisté jusqu'à notre extrême limite avant de jeter nos armes, de détruire les véhicules et les armes lourdes. Je partis ensuite à la maison. Le jour suivant, l'armée d'occupation israélienne pénétra dans Beyrouth. En passant dans la rue Hamra, je vis trois soldats israéliens en train de siroter un café sur le trottoir du Wimpy. Les gens leur souriaient (...). Nous réalîsâmes notre opération contre eux. J'ai mentionné qu'ils étaient trois et je ne sais d'où survint le quatrième, peut-être des

²² Voir Manal Nahas, « *Nizâ' dhâkirat 'mushtaraka' bayna al-chuyû'îyyîn wa-l-qawmiyyîn al-sûriyyîn al-ijtimâ'îyyîn* » [Conflit de mémoire « partagée » entre les communistes et les nationalistes sociaux syriens], <http://www.nowlebanon.com/arabic/News/ArticleDetails.aspx?ID=66772#> (article paru le 12 novembre 2008).

toilettes ou bien passait-il par là, je lui tirai dessus et je fuis en direction du cinéma Picadilly où je jetai mon arme avant de rentrer chez moi (...) »²³.

Selon des témoins de la période, ayant appartenu au PCL, Khaled Alwan étaient assisté de deux autres combattants, l'un appartenant au PSNS et l'autre au PCL, Charbel Abboud. Ils l'auraient accompagné dans la voiture qui le conduisit sur le lieu de l'opération et son arme lui aurait été donnée par le communiste. Cette version de l'opération n'est pas mentionnée dans le témoignage publié de Khaled Alwan bien qu'il passe du je au nous lorsqu'il évoque l'opération elle-même. Le témoignage d'une cliente du café qui a assisté à la scène atteste de la présence de ses deux camarades dans le café lors de l'opération. Il en est de même dans un autre récit de Khaled Alwan, différent de celui reproduit dans la brochure du PSNS :

« Nous étions à la recherche de l'agent (*'amîl*) Walid al-Jamal et nous circulions dans Beyrouth afin d'exécuter la sentence de la nation sur le traître lorsque nous fûmes surpris par la vue de trois officiers et soldats ennemis, un commandant, un lieutenant et un simple soldat, peut-être leur chauffeur. On se donna du coude et on se comprit immédiatement, mais nous n'avions qu'un seul pistolet. Nous nous précipitâmes alors chez un camarade qui habitait le quartier de Ayn Mreissé et qui nous donna un pistolet. Nous prîmes le troisième de l'appartement de l'un d'entre nous. Quant à notre camarade Tony Roukoz que l'armée de Bachir Gemayel enleva par la suite, il nous donna un revolver .14-9 et le Dr Abdallah Saadé un revolver Smith .36 »²⁴.

Le nom et la photographie de Khaled Alwan figurent sur le panneau qui porte l'inscription Place Khaled Alwan, en commémoration de l'opération du Wimpy le 24 septembre 1982 avec l'emblème du parti (une tornade rouge stylisée sur fond blanc entouré de noir) et celui du Front de la résistance nationale libanaise. L'épithète de martyr précède le nom de Khaled Alwan mais il n'est fait aucune mention, dans la littérature du PSNS, du lieu et de l'opération dans lesquels il a perdu la vie, ce qui est de règle pour la mention des militants tués au combat. C'est que les circonstances de sa mort, avec deux de ses camarades, dans la montagne du Chouf en 1984, alors qu'ils s'apprêtaient à réaliser une opération contre l'armée d'occupation israélienne, sont restées taboues. Un ancien responsable de Khaled Alwan au sein du parti traite dans son livre, consacré principalement à l'opération du Wimpy, de la question de savoir qui a tué Khaled Alwan et ses camarades, Mahmoud al-Taqi et Kamal Mohsen Saleh²⁵. Il se demande :

« Comment les renseignements sur le déplacement de ces trois combattants héroïques qui veillaient au secret absolu sur leurs opérations ont-ils pu être transmis depuis leur point de départ jusqu'au lieu de leur enlèvement ? Surtout que leur arrestation et leur exécution se sont déroulées sur la route de la Montagne dans le caza d'Aley, le 5 septembre 1984, alors qu'ils effectuaient une opération de reconnaissance qui devait les conduire au Sud Liban pour réaliser une action héroïque contre les forces de l'ennemi israélien ».

²³ Repris du journal *al-Diyâr*, 30 septembre 2002, dans *Rasâsât Khâlid 'Alwân fî châri' al-Hamrâ* [Les balles de Khalid Alwan dans la rue Hamra], s.l, s.e, s.d (2008 ?).

²⁴ GHAZALE (1998, p. 33-38).

²⁵ GHAZALE (1998, p. 16 et 63-67).

Et ajoute un commentaire troublant :

« Les réactions à l'annonce de l'enlèvement et de la liquidation de Khaled Alwan, Mahmoud al-Taqi et Kamal Mohsen Saleh furent froides à la limite de la satisfaction... ». La responsabilité de sa mort est rapportée, selon le quotidien du PSNS paru à la veille de la cérémonie en septembre 2009, à des « agents de l'intérieur »²⁶.

Le PSNS publie un communiqué annuel pour rappeler que le Front de la résistance nationale a été créé le 21 juillet 1982 lorsque deux combattants du parti ont bombardé des colonies israéliennes, un jour après le déclenchement de l'offensive israélienne appelée « Paix en Galilée »²⁷. Dans un ouvrage publié en 2000 et consacré aux martyrs de la résistance du PSNS, l'opération du Wimpy est mentionnée comme étant la première après l'entrée de l'armée israélienne à Beyrouth. Cependant, si le portrait de Khaled Alwan apparaît en couverture, aucune notice biographique ne lui est consacrée²⁸. En revanche, en 2008, la commémoration de l'opération du Wimpy, donna lieu à la distribution d'une brochure sur Khaled Alwan avec la reproduction d'une lettre manuscrite, d'articles de presse et de l'Ordre du mérite libanais qui lui fut décerné, à titre posthume, en 2003.

La forme et l'ampleur données par le parti à la commémoration est un bon indicateur des rapports qu'il entretient avec le pouvoir. C'est ainsi qu'en 2005, après l'attentat contre Rafic Hariri le 14 février, des armes appartenant au PSNS sont saisies dans la région du Koura et sept militants arrêtés. Le parti est alors accusé de vouloir commettre des attentats ou d'être impliqué dans ceux commis entre mars et mai 2005. Il apparaît d'autant plus sur la sellette que son protecteur syrien s'est retiré du Liban en avril de la même année. Le PSNS répond par une manifestation de grande ampleur, l'après-midi du 24 septembre 2005, en mobilisant massivement ses militants qui, venus de toutes les régions du Liban, défilent dans la rue Hamra jusqu'à la « place Khaled Alwan ». En 2008 et 2009, la cérémonie se déroula à la nuit tombée et rassembla quelques centaines de personnes dont une délégation de la ville de Halba, lieu du massacre de onze militants du PSNS durant les combats de mai 2008. Le dirigeant en second du parti, Tawfiq Muhanna, prononça un discours en septembre 2009 évoquant « la nécessaire représentation de la résistance » dans le nouveau gouvernement en cours de formation sous la conduite de Saad Hariri ²⁹.

Un panneau disputé

Le 25 août 2007, des inconnus maculèrent de peinture bleue le panneau commémoratif, couleur qui conduisit certains à accuser des militants du Courant du Futur, dirigé par Saad Hariri, d'être les auteurs de cet acte³⁰. Le 27 novembre 2008, le journaliste de la chaîne de télévision Future, Omar Harqous, est battu, près du panneau commémoratif, par plusieurs militants du PSNS alors qu'il était venu filmer

²⁶ *Al-Binâ'*, 24 septembre 2009.

²⁷ Cette opération est aussi évoquée par GHAZALE (1998, p. 17).

²⁸ AL-KHÂLIDÎ (2000).

²⁹ Voir la couverture de la cérémonie par le quotidien du PSNS, *al-Binâ'*, 25 septembre 2009.

³⁰ « *Majhûlûn yuchawwihûn bi-l-azraq lawhat al-muqâwim 'Alwân* » [Des inconnus maculent de bleu le panneau du résistant Alwan], *al-Akhabâr*, 27 août 2007. Le bleu est la couleur du Courant du Futur.

le retrait des drapeaux du parti, suite à une décision du Premier ministre d'enlever les images et signes partisans dans Beyrouth³¹.

En février 2009, le journaliste américano-britannique, Christopher Hitchens, tente d'effacer, avec un stylo feutre, l'emblème du parti, la tornade stylisée (*zawba 'a*) qu'il prend pour un svastika nazi, et d'écrire un mot ordurier sur le panneau. Il est accompagné de deux autres journalistes, Jonathan Foreman et Michael Totten. Ce dernier et Hitchens ont été invités par une organisation libanaise New Opinion Group pour rencontrer le Premier ministre Fouad Siniora, le dirigeant du mouvement du Futur Saad Hariri, le chef druze Walid Joumblatt et d'autres leaders des forces de la coalition majoritaire du 14 mars. Après avoir participé à un rassemblement de celle-ci, place des Martyrs, afin de commémorer le quatrième anniversaire de l'assassinat de l'ex-Premier ministre Rafic Hariri, ils se rendent dans le quartier de Hamra pour faire des emplettes.

Christopher Hitchens et Michael Totten ont relaté l'altercation qui s'est déroulée rue Hamra après qu'un militant du PSNS a essayé d'empêcher Hitchens de profaner le panneau³². Depuis les premières agressions contre celui-ci, une surveillance avait été organisée. Le garde appela sur son téléphone portable des militants du PSNS dont une permanence se trouve près de la rue Hamra. A leur arrivée, les trois journalistes tentèrent de s'enfuir en taxi mais ils furent forcés de descendre du véhicule. Ils pensèrent alors trouver refuge dans un café proche. Un agent de police affecté à la circulation se serait abstenu d'intervenir lorsque le militant du PSNS lui aurait décliné son appartenance politique. Sur le trottoir du café, Hitchens fut tabassé alors que Totten reçut quelques horions. Les trois hommes parvinrent finalement à arrêter un deuxième taxi et à prendre la fuite. Dans le témoignage de Hitchens, publié dans la revue américaine *Vanity Fair*, il est à relever qu'aucune mention n'est faite de l'inscription et de la photographie de Khaled Alwan sur le panneau. L'emblème du PSNS aurait agi comme un aiguillon comparable à la cape rouge d'un toréador sur un taureau dans l'arène ; le pourfendeur du nazisme, revenant de la manifestation du 14 février, est alors soit dans l'ignorance, soit dans le déni du contexte sécuritaire propre au quartier et de la valeur symbolique du mémorial. Certains de ses détracteurs avancèrent qu'il était ivre³³, ce qu'il nia. La portée de son geste qu'il limite à sa dimension anti-fasciste, donc universelle, prend, un caractère profanateur pour ceux qui voient dans ce panneau un des symboles de la résistance contre l'occupation israélienne au Liban. Hitchens écrit que les svastikas sont faits pour être dégradés et il n'a de cesse de justifier son geste par des considérations sur la dangerosité du PSNS décrit comme « un groupe fasciste chrétien-orthodoxe » (sic !) qui devrait « s'appeler, par honnêteté, national-socialiste » et qui serait, selon lui, impliqué dans les attentats ayant visé des responsables politiques et militaires libanais, à commencer par celui de Rafic Hariri.

³¹ Les versions diffèrent selon les camps politiques. Le PSNS parle d'un incident à caractère personnel ayant mis aux prises le journaliste et un membre du PSNS tandis que ses adversaires présentent l'affaire comme une agression caractérisée dirigée contre le journaliste qui fut sévèrement tabassé et resta plusieurs jours à l'hôpital.

³² Christopher Hitchens, « The Swastika and the Cedar », *Vanity Fair*, mai 2009 www.vanityfair.com/politics/features/2009/05/christopher-hitchens et Michael Totten, « Christopher Hitchens and the Battle of Beirut », www.michaeltotten.com/archives/2009/02/christopher-hit.php.

³³ C'est ce qu'écrit Asaad Abou Khalil, universitaire et publiciste libanais enseignant la science politique à l'université de Californie, sur son blog (angryarab.blogspot.com) : « Christopher Hitchens : cet homme blanc qui vous fait la leçon et la morale » (en arabe).

La fonction commémorative du panneau n'est pas mentionnée dans le récit de Hitchens mais l'est dans celui de Totten. Ce dernier écrit :

« Tandis que nous tournions au coin de la rue Hamra, le signe du PSNS fut la première chose que nous vîmes. Les drapeaux du parti avaient été enlevés mais un marqueur commémoratif était encore là. Il était composé de métal et de plastique et avait le caractère semi-permanent d'un panneau officiel du genre 'interdiction de stationner'. Le membre du PSNS Khaled Alwan avait abattu deux soldats israéliens en 1982 après qu'ils eurent réglé leur addition dans le café Wimpy, aujourd'hui disparu, à l'angle de la rue que le signe marquait. Certains membres du PSNS prétendent que l'emblème de leur drapeau n'est pas un svastika, mais un cyclone. Beaucoup disent qu'ils ne peuvent être des nationaux socialistes, comme les nazis, car ils sont des sociaux nationalistes, quoi que cela puisse signifier. Des observateurs extérieurs ne trouvent pas cela crédible ».

Le journaliste cite ensuite un passage d'un article dont il ne mentionne ni le titre ni l'auteur pour attester du caractère pro-nazi, antisémite et terroriste du PSNS. Il fait seulement référence à « une analyse de la guerre civile de la revue *Atlantic Monthly* » qui est, en fait, un article de Ehud Ya'ari, journaliste israélien renommé³⁴, intitulé « Behind the Terror » et publié dans ce périodique en juin 1987. Il est entièrement consacré au PSNS et notamment à ses opérations anti-israéliennes qualifiées « d'actes terroristes », les attentats-suicides étant mis en avant pour attester de la cruauté de sa direction et de l'endoctrinement poussé de ses militants. La référence à « une analyse » produite durant l'occupation israélienne du Sud Liban et qui sert avant tout à amalgamer sous le qualificatif de « terroriste » toutes les opérations de résistance à cette occupation permet à Totten d'enchaîner sur le rôle du PSNS dans les combats de mai 2009. Dans la citation qui suit, le journaliste fait encore montre de son « expertise »... superficielle et biaisée mais, lapsus ou non, semble vouloir signifier que l'emblème du parti n'était pas la seule cible de la tentative de vandalisme du panneau :

« Les hommes du PSNS durent utiliser la force pour garder le contrôle de Beyrouth Ouest. La plupart des membres du parti sont des chrétiens grecs-orthodoxes alors que la plupart des habitants de Beyrouth ouest sont sunnites. Le quartier de Hamra est un bastion libéral et cosmopolite des forces du 14 mars et le PSNS est allié des Syriens et de la milice du Hezbollah. Ils ne seraient vraiment pas les bienvenus à Tel Aviv. Si son service d'ordre n'avait pas sauté sur Christopher dans la rue, leur signe commémoratif n'aurait pas duré ».

Outre que le PSNS n'est pas réservé aux grecs-orthodoxes ni Beyrouth ouest aux sunnites, on voit bien le glissement qui se fait de l'emblème incriminé de la tornade au contenu mémorial du panneau... sous l'invocation non fortuite de la capitale israélienne.

La publication des témoignages de Hitchens et de Totten qui relatent d'autres épisodes de cette affaire, l'origine occidentale des journalistes et leur « surface médiatique », sinon politique, ont conféré à cette affaire une dimension internationale.

³⁴ Ehud Ya'ari travaille pour la chaîne de télévision israélienne Channel 2. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le conflit israélo-arabe et est un expert associé au *think tank* américain pro-israélien The Washington Institute for Near East Policy.

Cet exemple est singulier en ce qu'il révèle un télescopage de « régimes d'historicité » dont les référents puisent leur habillage idéologique dans des répertoires différenciés de légitimité historique. On assiste ici à une véritable disjonction culturelle dans le temps même de l'événement. Une des sources de cette césure réside dans la pluralité des fonctions et des symboles attachés à un même mémorial³⁵.

Conclusion

La commémoration de la résistance du PCL et du PSNS à Beyrouth met en avant des noms de lieux (pharmacie Bustros, station Ayyoub, café Wimpy...). Le nom de Khaled Alwan apparaît aussi de même que, par mimétisme politique, ceux de militants communistes tués au combat (discours du secrétaire général du PCL de septembre 2008). Mais c'est bien la toponymie de Beyrouth qui est convoquée pour attester d'actes de résistance censés avoir conduits au retrait de l'armée israélienne de Beyrouth. Ainsi, le nom de Khaled Alwan est attaché à celui d'une place, certes non officielle, qui remplace un toponyme, le café Wimpy dont la disparition entame sa fonction de repère géographique. Dans le même temps, le marquage commémoratif de l'endroit par le PSNS l'érige en une permanence à ciel ouvert du parti qui y instaure un contrôle quotidien, redoublant ainsi sa présence sécuritaire dans un périmètre correspondant peu ou prou au secteur de Ras Beyrouth. Le panneau commémoratif du PSNS, rue Hamra, ne serait-il pas, avant tout, la marque d'une souveraineté souterraine sur un territoire politique disputé ?

La concurrence mémorielle entre le PCL et le PSNS renvoie à une rivalité ancienne des deux partis même s'ils ont pu être alliés au sein du Mouvement national durant la guerre civile puis au sein du Front de la résistance nationale libanaise à partir de 1982. Si leurs branches militaires ont livré de nombreuses batailles ensembles, elles se sont parfois opposées selon les aléas des diverses recompositions d'alliance dont les guerres libanaises ont été particulièrement fertiles entre 1975 et 1990. Ces « petites guerres » se perpétuent aujourd'hui en sourdine dans les pratiques mémorielles liées aux martyrs.

La relation entre territoire, leader et communauté est au fondement de la localisation du mémorial et des rituels afférents. Ils sont principalement liés au sang versé comme si celui-ci marquait le territoire et permettait de renouveler le serment de fidélité des partisans à leurs chefs³⁶. Dans les mémoriaux du PCL et du PSNS à Beyrouth, le sang versé est celui des soldats israéliens. Il atteste, plus encore que le sang des martyrs, de la part prise par ces deux partis dans le retrait israélien du Liban.

³⁵ Voir GILZMER (2009, p. 12) : « Les controverses dont [les monuments commémoratifs] font l'objet reflètent en effet les évolutions politiques et mentales d'une société donnée. Les lieux de mémoire et leurs changements d'affectation concrète reflètent aussi des césures historiques » et NORA (1997, p. 43) : « En ce sens, le lieu de mémoire est un lieu double ; un lieu d'excès clos sur lui-même, fermé sur son identité et ramassé sur son nom, mais constamment ouvert sur l'étendue de ses significations ».

³⁶ Le PSNS a édifié des monuments commémoratifs pour ses martyrs de la guerre civile et ceux de la résistance contre l'occupation israélienne dans son bastion de Dhour Choueïr, lieu de naissance du fondateur du parti Antoun Saadé (exécuté en 1949), à Ayntoura, dans le Koura et depuis mai 2008 à Halba (région du Akkar) pour commémorer le massacre des 11 militants du PSNS survenu dans cette ville ce même mois.

Quelques centaines de mètres séparent les mémoriaux du PCL et du PSNS qui ont érigé en symboles de légitimité patriotique des événements choisis pour leur valeur temporelle d'antériorité, chacun étant investi de la marque de l'origine : le déclenchement de la résistance à l'occupation israélienne à Beyrouth. Mais ces plaques et panneau commémoratifs sont avant tout les instruments d'une mémoire partisane qui s'auréole des atours de la nostalgie tout en aspirant à une dimension nationale, revendiquée mais toujours contestée.

BIBLIOGRAPHIE

ABDALLAH Hussayn Ahmad, 1985, *Yawmiyyât al-muqâwamat al-wataniyya al-lubnâniyya, hzayrân 1982-kânûn al-awwal 1983* [La Résistance nationale libanaise au jour le jour, juin 1982-décembre 1983], Beyrouth, Mu'assassat dar al-kitab al-hadith.

Chuhadâ al-hizb al-chuyû'î al-lubnânî, 1980-1987 [Les martyrs du Parti communiste libanais, 1980-1987], s.l, s.e., s.d.

EL FAKIR Hanna, 2009, *Le « 7 mai » 2008 à Beyrouth. Individualité, sens et parcours d'un événement*, Mémoire, IEP de Lille.

FABRE Daniel, 2000, « Ancienneté, altérité, autochtonie », in Daniel FABRE (dir.), *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris, Éditions de la MSH, p. 195-208.

FEGHALI Pascale, 2009, « Hamra : Difference and Repetition », in *Here as the Centre of the World, A Transnational Artistic Research Project*, Dutch Art Institute/ArtEZ, p. 113-118.

GHAZALE Mahmoud, 1998, *'Alâ rasîf al-Wimpy...wa waqafât 'izz ukhrâ* [Sur le trottoir du Wimpy...et autres moments de fierté], Beyrouth, Manchûrât majallat at-tanmiya.

GILZMER Mechtild, 2009, *Mémoires de pierre. Les monuments commémoratifs en France après 1944*, Paris, Autrement.

HAWI Georges, 2005, *Al-Harb wa-l-muqâwama wa-l-hizb* [La guerre, la résistance et le parti], entretiens avec Ghassan Charbel, Beyrouth, Dar an-Nahar.

IBRAHIM Mohsen, 1983, *Al-harb wa tajriba al-harakat al-wataniyyat al-lubnâniyya* [La guerre et l'expérience du Mouvement national libanais], Beyrouth, Bayrût al-Masâ.

ITANI Muhammad Zakariyya, 1984, *Isra'îl wa-l-muqâwamat al-wataniyyat al-lubnâniyya* [Israël et la Résistance nationale libanaise] , Beyrouth, Dar al-Masira.

AL-KHALIDI Ghassan, 2000, *Al-muqâwama al-qawmiyya* [La résistance nationaliste (en référence au PSNS)], Beyrouth, Dar wa maktabat al-turâth al-adabî.

NORA Pierre, 1997, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », in Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire I. La République, la Nation, les France*, Paris Gallimard (1^{ère} éd. 1984), p. 23-43.

PICARD Elizabeth, 1987, « La politique de la Syrie au Liban », *Maghreb-Machrek*, n°116, avril-mai-juin, p. 5-34.

Rasâsât Khâlid 'Alwân fî châri' al-Hamrâ [Les balles de Khalid Alwan dans la rue Hamra], s.l, s.e, s.d (2008 ?).

TRABOULSI Fawwaz, 2004, *Yâ Qamar Machghara, al-mahsûbiyya, al-iqtisâd, al-tawâzun al-tâ'ifî*, Beyrouth, Riad El-Rayyes.

TRABOULSI Fawwaz, 2007, *'An amal la chifâ' min-hu. Yawmiyyât hisâr Bayrût 1982* [Un espoir sans guérison. Journal du siège de Beyrouth 1982] Beyrouth, Riad El-Rayyes (1^{ère} éd. 1982).

TRAVERSO Enzo, 2005, *Le passé, mode d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, La Fabrique éditions.